

Hommage à un homme, un journaliste, un fils, un père, un mari, un frère, un oncle; au Pat.

“Patrick n’est plus”. Ces lignes, écrites noir sur blanc sur un écran informatique pour m’informer que ta voix ne résonnera plus dans nos oreilles, que ta silhouette ne se déplacera plus sous nos yeux, que ta main ne serrera plus nos mains. Physiquement parlant, nous ne pourrons plus te sentir. C’est un fait et nous devons l’accepter. Par contre, les idées que tu nous as transmises, les objections que tu nous as faites, les conseils que tu nous as donnés, les anecdotes que tu nous as racontées, les espoirs que tu nous a donnés, l’exemple de combativité que tu nous as montrée face une ignoble maladie, les boutades qui nous ont fait rire, les vérités que tu nous as exposées; ceux et celles-ci, nous les verrons toujours, nous les entendrons toujours, nous les garderons toujours, dans le présent comme dans le futur. Tu as emporté ton élément physique, tu nous laisses tes éléments psychiques et idéels. Mais, le manque et l’absence seront présents à coup sûr.

Je me souviens, il y a six ans de cela, tu étais de visite à Lyon, chez mes parents; j’avais fait intrusion dans ta chambre à coucher et tu prenais des médicaments. Pour me rassurer, tu m’avais certifié, en balayant la question : “Non, c’est rien, ne t’inquiète pas”. Finalement, ce n’était pas rien. C’était ce que l’on nomme un *cancer*. Cette maladie face à laquelle tu as du te battre, cette chose que tu n’avais pas demandé à avoir, mais cette chose qui t’a eu. Et par là-même, qui nous a eus, tous; par ta disparition.

Je me souviens aussi ces deux fois où tu nous as accueillis, mes amis et moi, dans ton appartement parisien. Rencontres avec un oncle, rencontres faites de discussions, de partages, de débats qui nous ont tant appris. Tu m’avais confié, en aparté, à ce moment-là, que si tu te battais contre cette *saloperie*, c’était uniquement pour Anne, Gabrielle et ton travail. Voilà un type qui ne pense pas qu’à lui. La conscience de l’autre; la reconnaissance d’autrui, c’est une des nombreuses choses que tu m’as transmises. Pas des moindres dans ce monde individualiste que tu essayais de combattre en le dénonçant et en agissant à son opposé.

Je me souviens encore, plus récemment, de ce moment festif lors de Noël 2009, durant lequel nous avons bu quelques verres de champagne, avec d’autres cousins. Tu nous avais expliqué que “la vie est trop courte, nous devons profiter de ces moments” et tu avais su faire fi des conseils médicaux. Ce soir là, nous nous sommes poilés, nous avons ri à gorge déployée; comme jamais dans cette demeure familiale.

Enfin, je me souviens de mon incapacité à te dire “Adieu”, la veille de mon départ pour ce pays immense qu’est l’Australie. Nous savions, tous deux, que nous ne nous reverrions pas. Toi, malade, affaibli, souffrant, trouvant les mots justes; moi, jeune, en bonne santé, ne sachant pas te remercier pour tous ces moments partagés en ta compagnie, ces moments d’apprentissage et ces exemples empiriques de courage.

Je regrette, tout comme je regrette de ne pouvoir être présent, ici même où reposent ton père et ta sœur, pour te dire un dernier “Merci le Gran’b”. A mes yeux, tu es une leçon de courage, d’humilité, d’honnêteté et de sincérité.

Vincent dit Vinc’, dit Erton (Sena) devenu Grob junior

Pour ma part, je fais mien le propos de Vincent
Adieu Pat, adieu frère, adieu l’ami.
Le grob